

Pan Distribution

Cinéma Kim Higelin crève l'écran dans «Le consentement» 46



Enki Bilal

BD Bilal publie un livre-rencontre avec Shakespeare 45

Sagesse Savoir être tolérant, par Rosette Poletti 51



Yvain Genevay

Cultura



Carlos Leal envisage de revenir pour de bon vivre en Suisse.

Carlos Leal «Hollywood, c'est pas ma came»

INTERVIEW En Suisse pour plusieurs projets – du théâtre, un film, une expo photo – l'acteur évoque sa relation conflictuelle avec la capitale du cinéma, où il vit.

TEXTES: CHRISTOPHE PINOL
PHOTOS: YVAIN GENEVAY

Bien forcé de faire une pause à Hollywood pour cause de grève des acteurs, Carlos Leal en a profité pour revenir en Suisse mettre sur pied une série de projets qui lui tenaient à cœur. À 54 ans, l'acteur et ancien leader du groupe Sens Unik s'apprête d'abord à monter sur les planches, à Renens, avec la pièce «Hermanos», et à terminer, à Zurich, le tournage du second film de Lisa Brühlmann («Blue My Mind», meilleur film aux Prix du cinéma suisse 2018), où il tient le premier rôle masculin. En parallèle, il signe une belle exposition de photos à la Galerie Focale, à Nyon, qui lui ont valu un prix… Dans l'entretien qu'il nous a accordé, c'est Hollywood qui revient le plus au cœur du sujet. Guère ➜

Publicité

Partenaire média Le Matin Dimanche

Concours de l'Avent

Les musées de Lausanne et Pully vous offrent plein de cadeaux.

24

Du 1er au 24 décembre: chaque jour un cadeau

Likez et gagnez!

@lausannemusees
Participez sur notre compte Instagram!

Contrôle qualité

➜ étonnant puisque la Mecque du septième art est au centre de sa vie d'acteur, ainsi que de son travail photo et de sa pièce de théâtre. Confessions d'un acteur qui en a gros sur la patate.

Vous qui avez parfois regretté de ne pas avoir été plus souvent sollicité en Suisse, votre actualité doit vous combler…
C'est vrai… Bon, heureusement que je me manifeste un peu: «Hey, les gars, je suis là et ça ne me dérangerait pas de bosser avec vous!» Lisa, je la connais depuis longtemps, alors qu'elle était encore actrice. J'avais beaucoup aimé le premier film qu'elle a réalisé. Elle m'a proposé de faire des essais pour son second et je suis heureux que ça ait marché. On a commencé par tourner en Crête et on termine le film en studio, à Zurich.

On va surtout vous voir au théâtre, dans la pièce «Hermanos».
Ça faisait longtemps qu'on essayait de monter quelque chose avec Carlos Henriquez *(ndlr: humoriste, ancien du trio Les Peutch),* mon complice sur scène et auteur de la pièce. Et quand la grève des acteurs a éclaté à Hollywood, il y a quelques mois, je lui ai dit: «C'est le moment ou jamais.» J'aime beaucoup son pitch: une star hollywoodienne qui veut absolument jouer dans la pièce d'un petit comique minable. Un point de départ qui cache évidemment quelques surprises de taille…

Vous restez dans vos rôles respectifs ou avez-vous opté pour le contre-pied?
Clarifions juste les choses: je ne suis pas une star hollywoodienne et Carlos n'est pas un comédien raté *(rire)*! Nous avons beaucoup discuté de nos vies respectives et il a puisé certains éléments de la mienne – positifs et négatifs – pour construire ce personnage. On avait en effet pensé inverser les rôles, mais on se garde cette possibilité pour d'éventuelles futures représentations, en cas de bons retours.

C'est excitant de jouer pour la première fois à Renens, où vous avez grandi?
Oh, oui! C'est d'ailleurs ici que je suis monté sur les planches pour la première fois, pour des cours de théâtre à l'école espagnole, vers 7 ou 8 ans. Je me réjouis à mort! D'abord parce que je suis chez moi, entouré de mes vieux amis, et parce que je vais aller dormir chez ma maman, descendre à la salle de spectacle à pied…

Quels souvenirs gardez-vous de votre enfance passée ici?
Que des bons! Ça a été une chance incroyable de grandir dans ce qui était à l'époque une espèce de grand village peuplé d'immigrés. Aujourd'hui, Renens a bien changé, mais ce côté pluriculturel et multicolore a créé une formidable émulsion, une communion fantastique. Et malgré le manque de moyens, on s'amusait comme des fous. C'est d'ailleurs ce qui nous a poussés à nous tourner vers la culture hip-hop pour nous exprimer.

Chez vous, à Los Angeles, vos enfants (Elvis,16 ans, et Tyger, 7 ans) grandissent dans un milieu beaucoup plus protégé. Diriez-vous qu'il est aussi culturellement moins riche?
Comparé à ce que j'ai connu, bien sûr. Mais eux ne le ressentent pas de cette façon. Mais grandir à Los Angeles, ce n'est de loin pas l'idéal. Dans notre quartier, aucun gosse ne joue dans la rue, c'est trop risqué. Alors on les a inscrits dans une école, Humanistic Education, où les enfants font un peu ce qu'ils veulent. Il n'y a pas de classe, juste un grand espace libre où ils s'épanouissent en jouant toute la journée. J'ai l'impression qu'on rétablit un peu la balance question contacts avec les autres, avec ce type d'éducation. L.A., ce n'est de toute façon pas ma came. J'ai fait avec pour privilégier ma carrière, ainsi que la vie avec ma femme et mes enfants. Mais j'ai beau avoir réalisé des rêves que je n'aurais jamais accompli ailleurs, j'ai vraiment envie de revenir en Europe. La culture américaine me sort par les yeux! Je ne supporte plus ces films de superhéros où on essaye de te faire croire que l'Amérique est le shérif du monde. Et à L.A., que tu le veuilles ou non, tu baignes là-dedans. Sans compter un manque de culture flagrant. Quand je reviens en Suisse, en France ou à Madrid, je respire. Je vais donc essayer de développer plus de projets en Europe. Après, je ne me plains pas: ma «mini-carrière» m'a permis de faire vivre ma famille et d'avoir une petite renommée.



À VOIR
«Hermanos», salle de spectacle de Renens (VD), 16 et 17 décembre. Billets sur monbillet.ch

Un film en cours, deux soirs sur les planches dans la ville où il a grandi et une exposition, Carlos Leal ne sera pas revenu pour rien!
Yvain Genevay

Votre famille est prête à vous suivre?
Ce sont des choses qu'on doit planifier ces prochaines années. Ma fille souffre d'une maladie du sang appelée PKD, pour polykystose rénale autosomique dominante, et vient de débuter les tests d'un nouveau médicament. L'étude dure cinq ans, mais j'ai envie d'entamer la transition avant. Mais si je suis pris pour une série prestigieuse sur deux ou trois ans, je risque de repousser…

Sauf une série Marvel, si j'ai bien compris…
(Rire.) En fait, je vais en tourner une en janvier, mais je n'y tiens qu'un petit rôle le temps d'un ou deux épisodes. C'est tellement secret-défense» que je n'en connais même pas le titre. Je ne sais rien du scénario et j'ai passé le casting sur une simple scène. Je peux juste vous dire que je joue un acteur assez prétentieux… Ça fait bien sur le CV, mais ça ne me fait pas grimper aux rideaux.



«La culture américaine me sort par les yeux! Je ne supporte plus ces films de superhéros où on essaye de te faire croire que l'Amérique est le shérif du monde.»

Carlos Leal, comédien

Vous avez quand même l'air de vous être amusé dans ce récent épisode de la série «True Lies» (sur Disney+), tirée du film homonyme avec Arnold Schwarzenegger, où vous avez droit à quelques scènes d'action…
Oui, effectuer des cascades et tirer des coups de feu renvoient à notre enfance, quand on jouait aux cow-boys et aux Indiens. J'adore passer de ça à un film plus intellectuel comme celui de Lisa Brühlmann. Mais le cinéma qui m'attire, c'est le cinéma d'auteur, essentiellement européen.

Le titre de votre expo photo (lire ci-dessous), «Nous avons tous rêvé d'Hollywood», est conjugué au passé. Hollywood ne vous fait donc plus rêver?
Je n'y avais pas pensé comme ça. Dans ma tête, c'était plutôt une réaction à cette propagande hollywoodienne dans laquelle on a tous baigné: les gentils cow-boys, les méchants Indiens et aujourd'hui les superhéros avec le drapeau américain en toile de fond. Jeunes, on en est tous victimes et maintenant que j'ai vécu mon expérience, je suis un peu moins naïf. Mais peut-être que je n'y crois plus beaucoup…

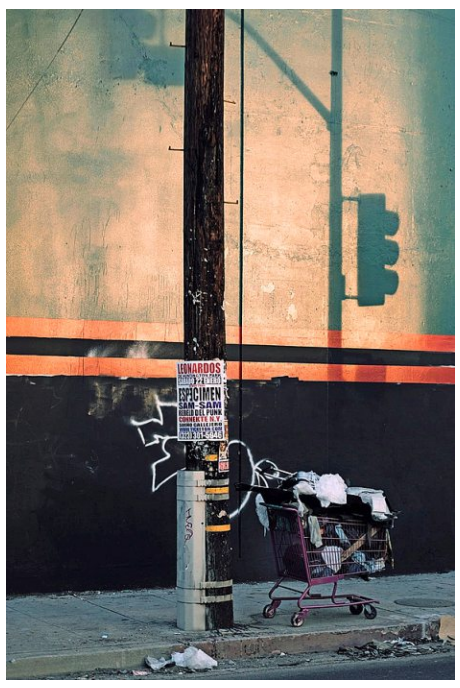
Vous avez quand même eu l'occasion d'y donner la réplique à des pointures comme Daniel Craig, Mel Gibson, Anne Hathaway, Al Pacino ou Willem Dafoe. Qui vous a le plus impressionné?
Al Pacino, pour le film «American Traitor»! J'étais nerveux de me retrouver face à lui, mais j'étais tellement préparé que j'ai été parfaitement à l'aise. Il m'a surtout impressionné par sa générosité et son envie – à 80 ans passés – de continuer à prendre des risques. D'une prise à l'autre, il tentait plein de choses et apportait une couleur extraordinaire à la scène.

Et à l'inverse, avez-vous impressionné quelqu'un?
Non, ce serait trop prétentieux. Par contre, après vingt-quatre ans d'expérience, je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup de réalisateurs déçus par mon travail… Ça sonne peut-être un peu prétentieux, mais j'assume: je crois que c'est vrai *(rire)*.

Carlos Leal photographie les dessous du rêve américain et gagne un prix

Carlos Leal s'est mis à la photo sur un coup de tête, en 2020, à l'aube de la pandémie, profitant des longs mois de fermeture des plateaux de tournage. Au lieu d'apprendre à faire du pain, le comédien s'est acheté un bel appareil photo et a commencé à arpenter les rues de Los Angeles, qu'il aime si peu. «Je voulais me réapproprier un regard, un point de vue, que je n'ai pas en tant qu'acteur», explique-t-il. Très vite, il a envie de faire ressortir le contraste entre l'image glamour renvoyée par les stars et les médias et celle, tristement réelle, qui passe sous les radars: les sans-abri, l'abandon social et l'invraisemblable pauvreté de certains quartiers. Notamment celui de Skid Row, «capitale» américaine des SDF, où s'étalent des milliers de tentes de fortunes sur des dizaines de pâtés de maisons. «J'ai alors vu ressurgir mon passé d'ancien journaliste urbain, de rappeur impliqué socialement. Mon but? Décrire sans juger, sans tomber dans le misérabiliste. En essayant au contraire d'y apporter une certaine poésie.»

Après avoir exposé à Lausanne, Zurich et Paris, il vient de décrocher le Prix Focale – Ville de Nyon, décerné chaque année par la galerie Focale, qui lui consacre d'ailleurs une exposition jusqu'au 23 décembre. Pourtant, les concours, le Vaudois n'y pensait pas, estimant ne pas avoir encore assez de bouteille dans le métier pour y participer. «Des amis m'ont néanmoins poussé à tenter ma chance avec celui-ci et je suis fier d'avoir séduit le jury avec mon travail. Je trouve important d'ouvrir une fenêtre sur cet univers totalement évincé par le fantasme hollywoodien, alors que la ville continue d'attirer de plus en plus de monde. Beaucoup d'entre eux arrivent pleins d'espoir, se cassent la gueule, voient leurs rêves brisés. Ça me révolte de voir le pays incapable de s'occuper de ses propres anges déchus.»





«Sueño callejero» (à g.) et «Slum Queen», instantanés de la vie des SDF à Los Angeles. *Carlos Leal*

À VOIR
«Nous avons tous rêvé d'Hollywood», Nyon (VD), Galerie Focale, jusqu'au 23 décembre.